

Extrait d'un article de Vázquez Montalbán sur Benedetti publié
dans *El esriba sentado*, pages 140 à 143

Post-scriptum : la métaphore du Sud

La campagne de lancement de la longue pièce de Joan Manuel Serrat, sur des poèmes de Mario Benedetti et sous le titre de *El sur existe*, a dérivé - sous la baguette d'un manifeste de Mario Benedetti parfois directement et indirectement, - en une proposition de réflexion sur l'existence du Sud. Toutes les suds ne sont pas les mêmes. Le Sud dont Mario Benedetti propose l'existence n'est pas celui de Melville, bien qu'il englobe par extension son sens de paradis terrestre, de plénitude de la peau au contact du bonheur de la chaleur et des fruits libres de la terre. Le Sud n'est pas non plus concocté par les technocrates de l'ONU ou de l'Unesco pour créer une ligne imaginaire qui sépare la richesse du Nord de la pauvreté du sud qui rend cette richesse possible. Mais aussi le Sud de Benedetti implique que le Sud soit toujours plus pauvre que n'importe quel Nord.

La proposition du Sud d'Eliot participe de la métaphore: "Lire jusque tard dans la nuit et en hiver voyager vers le Sud". Le soussigné a réfléchi à la possibilité ou à l'impossibilité du Sud dans *Les mers du Sud* et, à une occasion, a décrit son besoin comme celui d'un lieu dont il n'était pas nécessaire de revenir. Il y a cette nostalgie d'un Sud presque métaphysique dans *Le Sud*, premier roman d'Adelaida Garcia Morales, puis le film d'Erice. "Mais personne ne m'emmènera au Sud ..." se lamente le méridional du poème de Quasimodo, Quasimodo lui-même, ancré dans ce Nord qui édite ses poèmes, mais qui ne lui donne pas un mot. Charabia ou confusion poétique, la vérité est que, dans la pire des époques l'instinct du Sud a survécu, l'intuition qu'il était possible de trouver un certain degré d'accomplissement terrestre, l'intuition plus nécessaire en période d'incertitude et d'étouffement des sens par la loi de nécessité et de survie. Cela ne signifie donc pas que, dans ces décennies de menaces plurielles et usuraires éthique vous allez créer une évasion de l'élan vers une autre réalité favorable où l'on peut joindre la synthèse entre le royaume de la nécessité et de la liberté, loin de l'équilibre de la terreur, de terreurs équilibrées et programmées intéressées par la création d'un super système de dimension cosmique.

La fuite en avant ou une longue marche vers une nouvelle conscience critique? D'un point de vue culturel, il est possible de fuir vers l'avant, de mettre la métaphore à la tête, et par le «ce n'est pas cela, ce n'est pas cela» requis, vivre la métaphore, et la métaphore comme une nouvelle tour d'ivoire pour les intellectuels hypersensibles, pleureurs dans leurs bronches cérébrales. Mais ce que je pense, c'est de forger une nouvelle conscience critique qui revendique la samba comme l'hymne de fond de la rencontre de Genève entre Gorbatchev et Reagan, et qui met des serpentins dans les lanceurs de Pershing¹, et remplace dans les parades les fusils par des flûtes magique, et en même temps être dans des conditions que la samba, les serpentins et les flûtes magiques paralysent la mort et son ombre intellectuelle: la peur. Et cette conscience inventive critique de la métaphore du Sud ne pourra être qu'une énergie historique, un mouvement social, si elle s'incarne dans les masses et s'articule vers les objectifs de survie, de solidarité, de liberté. De la même manière que la conscience écologique

¹ Ce point fait référence à des fusées que Reagan voulait installer en Allemagne au début des années 1980 pour menacer l'URSS.

retrouve le désordre méthodique du monde et de ses causes, l'instinct du Sud s'installe sur le chemin de la dénonciation de ceux qui ont forgé des règles universelles du jeu basées sur l'exploitation de toutes les périphéries. de la mort de l'optimisme historique. Ceux qui sont dans le Nord sont toujours dans le Nord, bien que parfois ils agissent par l'intermédiaire de délégués infiltrés dans le Sud, habituellement déguisés en colonels ou en dirigeants d'acier inoxydable de la troisième ou quatrième génération.

L'idée que le Sud existe, que le Sud est possible, ne vient pas de rien, mais de conditions matérielles qui rendent sa conscience possible, mais aussi son contraire. Nous en sommes au point de décider si les millions d'êtres soumis à la dictature du Nord et aux pires conséquences de ses règles, vont se soumettre au principe qu'il est préférable que le mal connu soit pire que la mal à connaître, ou qu'il génère un mouvement de longue marche vers un autre projet social, vers ce sud codifié par les besoins réels de la majorité, parmi lesquels se trouvent toutes les libertés que nous avons déjà mentionnées: le manger, le savoir, l'amour, le fait de paraître le plus possible à ce que nous voulons être. Le Nord nous prépare une épée de Damoclès technologique qui nous divisera en utile et inutile et jouera à nous faire entrer et sortir d'un marché du travail, ce grand marché de la réalité qu'est le travail. Ce Nord n'est pas doué pour que chaque homme ait entre ses mains une part de réalité, mais fonde sa capacité d'existence et de survie sur tous les salaires de la peur.

Si les écologistes sont venus du poisson mort à la cause ultime du système qui l'a tué, où arrivera la majorité sociale quant à la compréhension du pourquoi de la peur, le rôle de la peur dans la préservation d'un statut de domination? De la peur de perdre son emploi - ou de ne pas l'avoir - à la peur des Chinois ou des Arabes, de la peur d'échouer à l'école de la peur d'échouer au lit, de la peur de la bombe atomique jusqu'à la peur d'être suspects de ne pas instiller des soupçons, des répressions brutales ou subtiles qui provoquent le malheur, ils répondent au sens ultime d'une organisation de production et de vie qui a une logique nordique fermée, et qui n'a pas de sens si la conscience nous oriente vers le Sud. Le Sud sera-t-il capable de se désaligner de tout ce que nous savons, croyons, ressentons, par rapport à ce que nous avons vraiment besoin de savoir, de croire, de ressentir? Le Sud sera l'instinct que sa seule possibilité, en tant que point cardinal métaphorique, est collectif et au-dessus des cadavres de tous les rebelles primitifs partis à la recherche du Sud, ne faisant confiance qu'à l'eau de leur gourde de soldat ? Peut-être vaudrait-il la peine d'essayer de voler la métaphore du Sud de Melville, Benedetti, Eliot, Quasimodo, Erice, et à moi-même et de la livrer aux masses, comme matière plastique spirituelle, afin qu'ils puissent en faire ce qu'ils veulent ; spéculer ludiquement et gravement, et obtenir la forme d'un objectif historique. En fait, la latence du Sud vient de l'évidence de l'échec du modèle du Nord, jusque-là jalousement caché par tous les prêtres de la dissimulation, et dont font partie, beaucoup plus que nous ne le soupçonnons des sorciers possédant la langue, l'expérience intime de millions d'êtres.

Peut-être vaudrait-il la peine de transformer la métaphore du Sud en un grand rassemblement monothématique universel : *le Sud, la méditation collective et populaire jusqu'aux grandes heures de l'histoire*. Pour quand ? Où?

(Ma connaissance de l'espagnol étant limitée je donne la version originale pour que certains puissent vérifier)

Posdata: la metáfora del Sur

La campaña de lanzamiento del long-play de Joan Manuel Serrat, sobre poemas de Mario Benedetti y bajo el título de *El Sur existe*, ha derivado —bajo la batuta de un manifiesto, a veces directo y otras indirecto, de Mario Benedetti— en una propuesta de reflexión sobre la existencia del Sur. No todos los sures son iguales. El Sur cuya existencia propone Mario Benedetti no es el de Melville, aunque por extensión abarque su significación de paraíso terrestre, de plenitud de la piel en contacto con la felicidad del calor y los frutos gratuitos de la tierra. Tampoco es el Sur urdido por los tecnócratas de la ONU o de la Unesco para crear una línea imaginaria más que separe la riqueza del Norte de la sureña pobreza que hace posible esa riqueza. Pero también el Sur benedettiano implica ese Sur siempre más pobre que cualquier Norte.

Participa la metáfora del Sur de la propuesta eliotiana: «Leer hasta entrada la noche y en invierno viajar hacia el Sur». El que suscribe reflexionó sobre la posibilidad o imposibilidad del Sur en *Los mares del Sur*, y en cierta ocasión describía su necesidad como la de un lugar de donde no fuera preciso regresar. Ahí queda esa nostalgia de un Sur casi metafísico en *El sur*, primera novela de Adelaida García Morales, luego película de Erice. «Pero ya nadie me llevará al Sur...», se lamenta el meridional del poema de Quasimodo, Quasimodo mismo, anclado en ese Norte que edita sus poemas, pero que no le aporta ni una palabra. Algarabía o confusión poética, lo cierto es que en las peores épocas ha sobrevivido el instinto del Sur, la intuición de que era posible buscar cierto grado de plenitud terrestre, intuición más necesaria si cabe en tiempos de incertidumbre y asfixia de los sentidos por las leyes de la necesidad y la supervivencia. No entraña, pues, que en estos lustros de amenazas plurales y usureras éticas se vaya creando un impulso de huida hacia otra realidad propicia, donde pueda llegarse a la síntesis entre el reino de la necesidad y el de la libertad, lejos del equilibrio del terror, de equilibrados y programados terrores interesados en la creación de un supersistema de dominio cósmico.

Huida hacia delante o larga marcha hacia una nueva conciencia crítica? Desde una perspectiva cultural es posible una huida hacia delante, liarse la metáfora a la cabeza y, tras el «no es esto, no es esto» requerido, vivir la metáfora y en la metáfora a manera de nueva torre de marfil para intelectuales hipersensibles, dolientes en sus bronquios cerebrales. Pero de lo que se trata, creo, es de fraguar una nueva conciencia crítica que reivindique la samba como himno de fondo del encuentro de Ginebra entre Gorbachov y Reagan, y que meta serpentinas en las lanzaderas de los Pershing, y sustituya en los desfiles los fusiles por flautas mágicas, y que al mismo tiempo esté en condiciones de que la samba, las serpentinas y las flautas mágicas paralicen la muerte y su sombra intelectual: el miedo. Y esa conciencia crítica inventora de la metáfora del Sur sólo estará en condiciones de ser energía histórica, movimiento social, si se encarna en las masas y las articula hacia objetivos de supervivencia, solidaridad, libertad. Del mismo modo que la conciencia ecológica redescubre el desorden metódico del mundo y sus causantes, el instinto del Sur pone en camino de la denuncia de quienes han fraguado unas reglas del juego universal basadas en la explotación de todas las periferias, bajo el decreto-ley de la muerte del optimismo histórico. Esos quienes están en el Norte, siempre están en el Norte, aunque a veces actúen mediante delegados infiltrados en el Sur, generalmente

disfrazados de coroneles o de ejecutivos de acero inoxidable de la tercera o cuarta generación.

La idea de que el Sur existe, de que el Sur es posible, no brota de la nada, sino de unas condiciones materiales que hacen posible su conciencia, pero también su contrario. Está por decidir si los millones de seres sometidos a la dictadura del Norte y a las peores consecuencias de sus reglas van a someterse al principio de que es preferible lo malo conocido que lo peor por conocer, o van a generar un movimiento de larga marcha hacia otro proyecto social, hacia ese Sur codificado por las necesidades reales de la mayoría, entre las que se cuentan todas las libertades que ya hemos censado: la de comer, la de saber, la de amar, la de ser lo más parecidos posibles a lo que queremos ser. Ese Norte nos prepara una espada de Damocles tecnológica que nos dividirá en útiles e inútiles y jugará a hacernos entrar y salir de un mercado de trabajo, de ese gran mercado de la realidad que es el trabajo. Ese Norte no está dotado para que cada hombre tenga un pedazo de realidad entre las manos, sino que basa su capacidad de existencia y supervivencia en todos los salarios del miedo.

Si los ecologistas han llegado del pez muerto a la causa última del sistema que lo ha matado, dónde llegaría la mayoría social desde la comprensión del porqué del miedo, del papel del miedo en la conservación de un estatus de dominación? Desde el miedo a perder el trabajo —o no tenerlo - hasta el miedo a los chinos o a los árabes, desde el miedo a fracasar en la escuela hasta el miedo a fracasar en la cama, desde el miedo a la bomba atómica hasta el miedo a ser sospechoso de no infundir sospechas, brutales o sutiles represiones causantes de la infelicidad responden al sentido último de una organización de la producción y de la vida que tiene una lógica cerrada nortea, y que carece de sentido si la conciencia nos orienta hacia el Sur. Será el Sur la capacidad de desalinearse de todo lo que sabemos, creemos, sentimos, en contra de lo que realmente necesitamos saber, creer, sentir? Será el Sur el instinto de que su única posibilidad como punto cardinal metafórico es colectiva y pasa por encima de los cadáveres de todos los rebeldes primitivos que partieron en busca del Sur confiados sólo en las aguas de sus cantimploras? Tal vez valdría la pena intentar robar la metáfora del Sur a Melville, a Benedetti, a Eliot, a Quasimodo, a Erice, a mi mismo, y entregarla a las masas, como una materia plástica espiritual, para que hagan con ella lo que quieran; especulen lúdica y gravemente, y obtengan la forma de un objetivo histórico. De hecho, la latencia del Sur procede de la evidencia del fracaso del modelo del Norte, hasta ahora ocultado celosamente por todos los sacerdotes de la ocultación, y forma parte, mucho más de lo que sospechamos los brujos poseedores del lenguaje, de la vivencia íntima de millones de seres.

Tal vez valdría la pena convertir la metáfora del Sur en un gran mitin universal monotemático: *El Sur, meditación colectiva y verbena hasta altas horas de la historia*. Para cuándo ? Dónde?